

Demander... autrement ?

SOPHIE GILBERT, MPs,
ANGELA CICCARONE,
VÉRONIQUE LUSSIER, PhD
GRIJA

La demande adressée par les jeunes aux services d'aide en santé mentale est une thématique large. Nous nous proposons d'analyser ici la spécificité de la demande d'aide des jeunes de 18 à 35 ans, fréquentant des ressources pour les « jeunes de la rue » ou des ressources spécialisées en itinérance.

Le groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRIJA)¹ étudie depuis bientôt trois ans la représentation de l'aide chez ces jeunes adultes et chez les aidants auxquels ils ont recours². S'il est vrai que ces jeunes vivent une situation particulière, nous verrons que leur demande d'aide comporte toutefois certains traits généralement attribués à l'adolescence, considérée ici au sens large comme le passage à l'âge adulte : « l'urgence de trouver une réponse », la crise, ou l'acte adressé à « l'autre parental », pour n'en citer que quelques uns (Descargues-Wery, 2002). Comme le précise un aidant rencontré³ en parlant de son travail auprès des « jeunes de la rue » : « Il faut parler de jeunes. (...) Il faut parler de jeunes peut-être marginaux (...) Je travaille avec des êtres humains qui sont jeunes. »

Dans le cadre de cette recherche, la demande d'aide a été définie comme une attente formulée par le jeune, de l'ordre d'un besoin ou d'un désir. Malgré le peu de demandes adressées aux aidants par ces jeunes, force est de constater que leurs attentes en terme d'aide sont nombreuses. Ce qui pose la question suivante : Cette demande est-elle absente ou ne correspond-elle tout simplement pas à ce que nous supposons qu'elle devrait être, au moment et à la façon dont nous croyons qu'elle devrait être formulée ? Pour approfondir cette question, nous développerons cinq aspects de la demande d'aide de ces jeunes : le moment de la demande, le médium ou la formulation de celle-ci, son contenu, les réticences à la formuler, et l'adresse de cette demande.

DEMANDER... QUAND ?

OU LE MOMENT DE LA DEMANDE

Une majorité des jeunes rencontrés demandent de l'aide au rythme de leurs

besoins ponctuels, en itinérant de ressource en ressource, contentés par une aide de base (nourriture, toit, vêtements, etc.). L'adoption par plusieurs aidants (en accord avec le discours ambiant) du terme de « portes tournantes » reflète la circularité et le manque de portée à long terme de cette demande d'aide répétitive et éclatée. Même si elle témoigne d'un versant autonome de leur mode de vie parallèle, une telle utilisation des services n'est guère considérée comme un critère de responsabilisation. Au contraire, à l'échelle sociale, le recours récurrent aux ressources est interprété comme un signe de l'inefficacité de l'aide. Du côté des aidants, le désir de contribuer à un changement chez les jeunes, pourtant activement refoulé par une majorité d'entre eux de peur « d'être déçu », est vivement contrarié. La responsabilité des jeunes par rapport à l'utilisation des services offerts, que les d'aidants s'efforcent de leur retourner, n'enraye pas la déception encourue par la confrontation aux limites de toute forme d'aide (soit la limite du désir propre à chacun), particulièrement mise en évidence dans ce recours répété.

Néanmoins, faisant écho à cette réalité de la demande ponctuelle, la présence et la disponibilité sont prônés en tant que qualités essentielles à l'intervention, afin d'être réceptifs au moment où les jeunes sont prêts à venir vers les aidants. Loin d'avoir renoncé à la possibilité d'aider ces jeunes, certains réussissent à extrapoler cette forme de synchronie au-delà des besoins de base, à des désirs de second ordre, soutenant une démarche à plus long terme. Dans ce cas, la demande est contournée par la vivacité et la propension de l'aidant à reconnaître un désir dans les propos du jeune : « aussitôt qu'ils me disent un mot là-dessus (...) tout de suite je capitalise », formule un aidant en parlant des goûts artistiques d'un jeune.

Par ailleurs, la demande ponctuelle est difficile à gérer du fait qu'elle se présente fréquemment dans l'urgence. Pour ces jeunes « qui vivent dans l'instantané », cette demande s'inscrit comme un bref temps d'arrêt dans un tourbillon : le « cercle vicieux » où s'enchevêtrent la toxicomanie et les stratégies de survie de la rue, incluant la prostitution et la vente de drogue. Il s'agit généralement d'une demande d'aide en dernier recours, lorsque les jeunes ont atteint un certain niveau de malêtre, « quand ils sont prêts à tomber et qu'ils ont très mal », et quand ils ne peuvent plus s'aider par eux-mêmes, se décrivant comme « accotés au pied du mur ». Avec une approche axée sur la présence à l'autre dans l'immédiat, il est difficile pour les aidants de ne pas se laisser submerger : « on apprend nous aussi à pas toujours répondre à leurs urgences », explique l'un d'eux. Il faut dire que l'urgence emprunte régulièrement la voie (ou la voix) de la crise, soit une demande

– si toutefois elle est reconnue comme telle – à la fois provoquante et mystérieuse pour l'aidant, ce qui pose la question de la forme sous laquelle se présente la demande.

DEMANDER... COMMENT ?

OU LE MÉDIUM DE LA DEMANDE

Dans leur quête, explique un aidant, les jeunes « veulent faire entendre quelque chose en manifestant une attitude, des comportements qui ne rentrent pas dans le parcours orthodoxe qu'on voudrait bien qu'ils prennent ».

Associée à l'atteinte d'un degré de souffrance qui précipite l'appel à l'aide, la demande sous forme de crise est fréquente chez les jeunes. L'acte, pouvant aller jusqu'à l'acting out⁴, constituera régulièrement le médium de cette demande d'aide. « J'ai tout brisé le système de son (...) je pense que c'est un peu ma façon de dire que... d'appeler à l'aide », explique un jeune.

Plusieurs aidants reconnaissent dans cette demande non articulée, un moment propice au changement. Certains arrivent même à mettre des mots sur les actes des jeunes, formulant des attentes au nom de ceux-ci. « Elle m'a dit il me semble que tu serais un candidat pour un maintien, mais elle dit ça fait trois fois que tu viens (...) elle dit c'est pas que tu veux pas, tu veux, c'est difficile », se rappelle un jeune.

De fait, dans plusieurs cas, les actes et les acting out précèdent une parole... dans la mesure où ils ne provoquent pas le rejet par l'aidant. En ce sens, les aidants évoluent couramment le « test de la relation » par les jeunes, soit une mise à l'épreuve de leur capacité à tolérer l'agressivité ou la provocation tout en demeurant disponible. Outre le fait que l'interprétation de l'acte ou de l'acting out peut être périlleuse, il est difficile pour les aidants d'être confrontés à la teneur émotive, l'agressivité ou la détresse intrinsèque à ceux-ci. Ils n'auront parfois d'autre choix que d'expulser le jeune, en raison de comportements considérés inacceptables à la ressource.

De plus, malgré la disponibilité des aidants, les jeunes expriment régulièrement leur douleur dans un cadre (de temps et/ou de lieu) peu propice à l'intervention. Dans ce cas, il semble qu'un véritable travail de prise de conscience ou de mise en mot de cette demande ne pourra être engagé que dans la mesure où à l'intervention ponctuelle visant à « contenir » la crise (le terme employé reflétant l'urgence et la ponctualité de l'intervention) succédera une rencontre structurée dans un autre cadre. Cela subordonne le « travail de la demande » aux services offerts dans les ressources, de même

qu'à la possibilité pour les jeunes de contenir pour un temps une souffrance à vif plutôt que de la masquer dans des comportements de fuite comme par exemple la consommation de drogue.

Une variante de la demande en acte est la demande médiatisée en quelque sorte par le corps du jeune. Dans ce cas, le retournement sur soi se substitue à l'interpellation d'un autre et la demande d'aide passe par l'atteinte physique, pouvant aller jusqu'à menacer l'intégrité de la personne. Certains recourent de façon répétitive aux urgences des hôpitaux et y voient, vraisemblablement en après-coup, une demande d'attention. Une overdose peut être comprise par le jeune comme une demande d'être sauvé ou une demande d'amour et d'affection. De même pour l'alcoolisme ainsi évoqué par un jeune : «C'est se mutiler genre... pour attirer l'attention...».

Certains aidants font également référence à ces atteintes corporelles comme une figuration du désir⁵ ou de la demande, régulièrement entendue en terme d'attention. Reste que le plus souvent, les attentes supposées sous la demande première seront appelées à demeurer obscures.

Lorsqu'elle est dépourvue de l'éclat de l'agir ou du mystère de l'atteinte corporelle, la demande en acte apparaît plus facilement interprétée par les aidants. C'est le cas de la simple adhésion à une règle de la ressource, telle l'heure d'arrivée, interprétée comme une demande d'aide suffisante pour s'y attarder : «Ils demandent de l'aide puisqu'ils rentrent à quatre heures», explique un aidant.

Non seulement cette prise en considération de la demande sous l'acte amène l'aidant à regarder d'emblée favorablement le jeune qui se présente à la ressource, mais également, ce constat soutient l'hypothèse que la contrainte crée, dans certains cas, la demande. À ce titre, les services d'aide pourraient bien constituer un médium important de la

demande : le cadre des services favorisant son expression. Comme le constate un aidant : «C'est quoi les demandes d'aide, ça a beaucoup en rapport avec les services qu'on va offrir».

Une conception équivoque cependant, puisque plusieurs aidants considèrent qu'en l'absence de cadre ou de contrainte, les jeunes s'expriment de façon plus spontanée, plus vraie. Comme le dit l'un d'eux : «Il peut me refiler une information justement parce qu'on a pas pris rendez-vous à trois heures et demie pour explorer telle affaire »

De fait, plusieurs jeunes se sentent obligés de modeler leur demande explicite sur les exigences des ressources, afin d'obtenir la satisfaction espérée (par exemple, tolérer un accompagnement dans des démarches de réinsertion afin d'obtenir un toit). Loin d'une vision de l'aide organisée à long terme, le danger pour ces jeunes est de se perdre dans cette tentative de déjouer l'autre pour obtenir ce qui est souvent considéré comme un «dû» : les services de base. Dans cette optique, certains aidants s'interrogent sur leur rôle ou plus largement celui du système d'aide, dans la circularité mise à jour par cette demande sur mesure.

Est-ce que la quantité de services offerts aux jeunes encouragerait une inertie au plan de la réinsertion? Comment concilier la dépendance ainsi engendrée avec l'objectif de responsabilisation prônés par une majorité d'aidants? À la limite, la possibilité de satisfaire les besoins de base irait à l'encontre de la contrainte ou du déplaisir (voire même de la souffrance) nécessaire à la formulation d'une demande d'aide qui orienterait le jeune vers la réinsertion attendue.

Reste que plusieurs aidants voient dans ce recours aux services de base une première demande, légitime, envers les services d'aide.

DEMANDER... QUOI? OU LE CONTENU POTENTIEL DE LA DEMANDE

Pour une majorité d'aidants, les jeunes viendraient d'abord pour un «gîte et un couvert» ou encore un temps d'arrêt, une rupture dans leur mode de vie, pour ensuite pouvoir combler d'autres désirs ou besoins, «aller plus loin», «plus en profondeur». À leur arrivée dans une ressource, ils ne seraient tout simplement «pas rendus là». Dans l'attente d'un au-delà de cette première demande, un travail sera amorcé en se reliant au jeune, afin de le connaître et de mettre à jour ses désirs, ses capacités ou ses talents. «Mon rôle là-dedans c'est d'aller susciter un intérêt ou une demande», explique un aidant.

Cependant, l'absence d'une évolution de la demande, idéalement signifiée par l'action entreprise par le jeune, signera souvent le désinvestissement des aidants, pouvant aller jusqu'à l'expulsion de la ressource, bien malgré eux, de par l'écart avec le mandat de celle-ci. Une demande dans l'acte «d'être là», de fréquenter la ressource, sans que quiconque ne puisse cerner une attente d'un autre ordre ne serait pas toujours acceptable. Sans doute, la confrontation au sentiment d'impuissance devant ce qui est perçu comme un «manque de volonté de s'aider», succède au désir de cerner une second niveau de la demande chez le jeune. Comme le témoigne un aidant : «on aimerait avoir du changement (...) chacun sa vie (...) je peux pas diriger la vie de l'autre».

Il demeure que les attentes des jeunes envers l'aide semblent diverger de la demande première, verbalisée ou non. «Ils font cinq ressources dans une journée pour bouffer, pas parce qu'ils ont faim», constate un aidant.

Si les jeunes ne cherchent pas nécessairement à satisfaire des besoins de base ou à se réinscrire socialement, que veulent-ils? «C'est dur à dire, ils savent même pas» ce

capsule
info

Colloque en santé mentale, les 9 et 10 octobre 2003 Québec-Montréal-Paris Rencontre avec des pionnières en santé mentale

En collaboration avec l'équipe du certificat en santé mentale de l'Université de Montréal ainsi qu'avec les revues Santé mentale au Québec et Filigrane, l'équipe du DESS en santé mentale de la Teluq organise un colloque où huit cliniciennes/chercheuses, québécoises et européennes, pionnières dans le domaine de la santé mentale présenteront de nouvelles pistes d'intervention ou de recherche, à partir d'une synthèse de leurs travaux antérieurs.

Si vous désirez recevoir le programme du colloque, veuillez communiquer avec Lorraine Roberge, par téléphone au 1-800-665-4333, poste 5324, ou par courriel à l'adresse suivante : lorraine_roberge@teluq.quebec.ca

qu'ils veulent, répond un aidant.

Dans les différents actes et agirs, dans les demandes à demi-mot, les aidants voient des besoins et des désirs des plus divers, allant du besoin d'être écouté aux attentes affectives (sécurité, attention, etc.), relationnelles (un réseau, une appartenance) ou même simplement occupationnelles. Régulièrement, un désir d'attention sera déduit de la crise, un désir d'être encadré sera pressenti sous l'agression ou la provocation.

Ainsi, une grande part du travail de l'aidant consiste à décortiquer ou à «faire naître» le désir et la demande, souvent dans une approche informelle, quitte à mettre en suspens pour un temps le besoin immédiat. «On travaille beaucoup là-dessus pour essayer de faire émerger des rêves», explique l'un d'eux.

Plusieurs évoquent le désir qui pourrait soutenir une demande potentielle comme quelque chose de perdu ou même d'absent, en lien avec l'histoire, le cheminement et/ou le mode de vie particulièrement difficile de ces jeunes. «C'est comme tout parti, c'est serré au fond de quelque chose, c'est pas touchable» décrit un aidant.

Toutefois, les attentes des jeunes sont parfois surprenantes. Par exemple, l'un d'eux souhaite qu'on puisse «essayer de l'arrêter pour penser». Tout en cherchant «quelqu'un pour [le] faire réfléchir sur des pourquoi», il se questionne sur la pertinence de cette compréhension : «je pense que le pourquoi c'est pas vraiment important» ajoute-t-il. Une attente aussi ambivalente et un désir aussi éthéré seraient-ils recevables, si le jeune les exprimait en guise de demande aux aidants?

DEMANDER OU PAS? OU L'AMBIVALENCE DE LA DEMANDE D'AIDE

L'ambivalence constitue une autre dimension de la demande en acte, régulièrement volée par l'agressivité des jeunes. Tel est le cas de l'un d'eux qui attend de l'aidant un savoir sur lui-même, tout en adoptant une position de contrôle qui en rebuterait plus d'un. De fait, une telle demande tient davantage du défi : «Dis-moi l'heure juste, hostie, je vas marcher drette, dis-moi l'heure à peu près, je vas marcher à peu près». Il en est de même pour la parole provocatrice : «Sûrement que si j'y aurais dit d'une façon intelligente et tranquille comme qu'on le fait là, sûrement que ça aurait pu passer» constate un jeune.

D'où vient cette ambivalence, ce désir d'être aidé où s'insinue malgré le jeune la mise à distance de l'aidant? Apparemment, l'ampleur de la souffrance

qui pousse le jeune à demander de l'aide s'opposerait à cette même demande, de crainte de souffrir davantage. Pour un jeune, s'exprimer d'une façon et à un moment qui provoquent le rejet de la demande d'aide permettrait paradoxalement de préserver son intégrité – souffrance incluse cependant – par l'obligation de refouler le contenu douloureux avant même de l'avoir mis en mot.

Cependant, il semble que le sens de la souffrance ne puisse circuler qu'en après-coup, l'attention première étant accordée par l'aidant à la teneur agressive, aux risques pour soi et pour autrui. Sous-jacentes à l'ambivalence, la «résistance» des jeunes et leur «fragilité» sont pointées par les aidants comme des obstacles à l'expression du cœur de la problématique.

Du côté des jeunes se discernent des questionnements de l'ordre de l'image de soi, du devenir, voire même de l'intégrité apparemment fragilisée, lesquels sous-tendent un désir d'être aidé régulièrement contré par l'impossibilité d'envisager un changement. L'un d'eux se demande : «Est-ce que je peux rester moi sans consommer?». Un autre explique : «Tout mon être se révoltait comme un peu contre (...) tout ce qui peut changer mon destin. Pis d'un autre côté, j'appelais à l'aide».

Ces enjeux conflictuels évoqués en terme d'estime de soi ou de honte semblent soutenir l'évitement par les jeunes de la position de demandeur : la honte par rapport aux membres du réseau (famille ou amis) qui ont réussi socialement, l'orgueil ou le désir d'autosuffisance par rapport à la société. Comme l'exprime ce jeune «je suis un gars orgueilleux (...) donne-toi un coup de pied au cul pis sors-toi-en». Les aidants perçoivent également ces enjeux. Par exemple, l'un d'eux explique qu'«ils sont pas capables de s'arrêter à soi-même, de trouver qu'ils en valent la peine».

De façon générale, le temps d'arrêt et la conscientisation préalables à la demande d'aide semblent liés à une souffrance potentielle. La parole est risquée, elle fait souffrir le jeune, ne serait-ce que par sa récurrence : «je suis tellement tanné de parler de moi, parler de problèmes» dit l'un d'eux. Il n'est donc pas étonnant que la souffrance soit d'abord exprimée de façon agressive, dans les actes ou dans un mélange d'émotions quasi-cathartique alliant la colère et la tristesse. «Parce que des fois, tu peux brailler, t'as une peine, parce que moi je te mêlais ça, peine colère, tout ça», explique un jeune.

Pour plusieurs jeunes, s'abstenir de demander de l'aide, c'est fuir la souffrance de la mise en mot imposée par celle-ci, tout en se heurtant sans cesse à une autre forme de souffrance, celle

engendrée par le mode de vie actuel empreint de solitude et de désespoir. Régulièrement, il s'agit pour le jeune de retarder un recours à l'aide pourtant considéré comme inévitable. Comme ce jeune, parlant de son éventuelle demande d'aide : «à un moment donné, mais que je sois décidé, je vas le faire (...) de toute façon, j'aurai pas le choix».

Par ailleurs, pour certains jeunes dont la demande d'aide apparaît absente, les attentes semblent adressées hors de la sphère des services de l'aidant.

DEMANDER... À QUI? OU L'ADRESSE DE LA DEMANDE

Pour certains jeunes, une demande initialement adressée aux figures parentales persiste ou encore fait retour aujourd'hui. Ce qui est souhaité est par exemple une place chez la mère ou encore une bonne discussion avec le père, alors qu'aucune attente n'est formulée, semble-t-il, envers les aidants. Pour d'autres, une attente dont la teneur affective évoque les rapports intimes (familiaux ou peut-être conjugaux) est exprimée de façon inattendue, dans un lieu social plus impersonnel. L'un d'eux, parlant des infirmières rencontrées après une overdose, explique : «mais j'ai vu qui t'écoute, pis l'affection que j'ai eue c'est comme... c'était une forme d'amour que j'allais chercher».

Que ces demandes soient adressées à la famille ou dans le social, elles apparaissent dépourvues d'un désir pour soi associé à une perspective de changement ou de projection de soi dans le futur. En ce sens, ces demandes, axées sur une forme de réparation du passé douloureux des jeunes, semblent loin des services d'aide et des objectifs de l'intervention.

Certains aidants discernent une telle origine infantile dans l'utilisation ponctuelle et répétée des services, sur un mode revendicateur. Comme s'il s'agissait de demander justice à une société qui s'est montrée injuste dans l'enfance, à l'occasion d'un placement ou par l'inaction devant une situation familiale destructrice (abus, violence). Aujourd'hui, l'aide se présente comme un «dû» : «on dirait qu'ils font payer à la société le fait d'avoir eu des carences majeures» constate un aidant.

En extrapolant cette hypothèse au-delà de la demande d'aide, il semble que les attentes des jeunes puissent également s'exprimer dans la société, en tant que déplacement ou socialisation d'une demande antérieurement adressée, en vain, dans le milieu familial. Il s'agirait le plus souvent d'une demande de justice sociale ou de société égalitaire, dont la forme plus ou moins acceptable socialement varie de la participation à des manifestations de protestation aux comporte-

ments provocateurs envers les passants ou les automobilistes. L'efficacité de telles demandes en quelque sorte sublimées serait à questionner, du fait de la position d'impuissance ou de victimisation adoptée par les jeunes qui les expriment.

Par ailleurs, un obstacle majeur à l'adresse de la demande demeure la problématique du lien⁶. De fait, la satisfaction des besoins de base est le plus souvent abordée par les jeunes comme une aide reçue sans intermédiaire, plutôt qu'une demande adressée à un aidant. Demander à l'autre, articuler une demande au sein d'un lien, c'est avoir confiance en sa capacité d'aider, de soulager la souffrance. En se référant à l'histoire infantile de plusieurs de ces jeunes, la crainte de recréer des sentiments d'abandon ou d'injustice jadis vécus auprès des figures d'autorité apparaît légitime. «Je peux pas avoir confiance à personne, hostie, j'ai jamais eu confiance en ma mère», explique un jeune.

Si cette peur n'est pas formulée aussi clairement par tous les jeunes, les fondements de la mise à distance des aidants ressortent de leur discours. Certains font état d'une injustice généralisée à toute relation. D'autres recherchent l'intervenant idéal, ce qui soutient l'évitement d'une majorité d'aidants qui ne correspondent pas aux exigences élevées des critères évoqués. Dans la même veine, plusieurs aidants subissent l'incontournable mise en échec subséquente à l'ampleur des attentes des jeunes à leur égard, pouvant aller jusqu'à vouloir «être sauvés»; «ils s'accrochent à toi comme une bouée de sauvetage» explique l'un d'eux.

Du reste, ce n'est que dans l'établissement d'un lien de confiance qu'une majorité d'aidants précise pouvoir mettre à jour avec le jeune ses attentes, par des questions, des reflets et même des confrontations, afin de proposer une aide appropriée.

EN GUISE DE CONCLUSION...

Au-delà des obstacles auxquels se butent les aidants qui oeuvrent auprès de ces jeunes en difficultés, notre analyse permet d'explorer différentes pistes de réflexion sur les directions pouvant être adoptées dans l'intervention.

D'abord, l'hypothèse que le service offert puisse médiatiser la demande d'aide serait à développer sous un autre angle. Une aide correspondant à certains désirs des jeunes tout en court-circuitant la mise à jour de la souffrance par la parole et en rompant la circularité de la satisfaction des besoins de bases pourrait être davantage envisagée. En ce sens, cer-

taines ressources offrent des lieux d'expression (par les arts, par exemple) ou de fraternisation (par des activités diverses) pour les jeunes, rarement explorés en terme d'attentes ciblées et d'impact sur les jeunes qui s'y impliquent. Peut-être s'agit-il de façons de s'attarder au désir propre de certains jeunes, en contournant les besoins d'emblée évoqués et les demandes récurrentes adressées en vain aux figures de l'enfance ou dissoutes dans une revendication sociale?

En second lieu, la question du temps. Le temps qu'une demande puisse s'articuler, se travailler. Pour que quelque chose émerge de la non-demande des aidants. Une question qui concerne bien sûr les jeunes, en tant qu'une rupture dans un mode de vie, un temps d'arrêt nécessaire à la réflexion, à la prise de conscience, à l'établissement d'un lien d'aide.

Une question qui s'adresse également aux aidants. D'abord, en ce qu'elle confronte le désir sans doute intrinsèque de cette vocation : celui de constater un changement, voire même dans certains cas de libérer l'autre de sa souffrance. Ensuite, parce que ce temps d'arrêt soulève la question de la confrontation à la détresse qui en émerge, et donc à la recherche de la bonne distance nécessaire pour pouvoir s'identifier sans se perdre dans une souffrance partagée : contenir sans bâillonner, permettre l'expression sans s'y enliser. De plus, plutôt que de voir des obstacles à l'intervention à long terme dans la crise et «l'impulsivité», aider pourrait vouloir dire canaliser, réorienter cette énergie, ce «dynamisme», cette «vitalité» et cette «fougue» qui soutiennent la motivation première à intervenir auprès de ces jeunes, pour nombre d'aidants. Dans cette optique, il est possible de conceptualiser une aide en spirale plutôt que circulaire, témoignant d'une progression au sein de la récurrence des retours et des demandes envers les aidants.

Finalement, cette question du temps pourrait s'adresser à l'ensemble de la société. En ce sens, si l'on considère la rapidité du rythme de vie actuel balisé par les critères de performance et d'efficacité, la marginalité de ces jeunes apparaît discutable. Pas le temps de demander? Peut-être. Mais avons-nous le temps d'écouter, de comprendre, de consolider et d'aider... autrement?

NOTES

1 Le GRIJA a été formé en 1992 dans le but d'étudier l'itinérance chez les jeunes adultes, dans le cadre d'un partenariat entre universitaires et ressources du milieu. Le groupe est formé actuellement de deux professeurs en psychologie, Mme Véronique Lussier, PhD (chercheuse principale) et M. Robert Letendre, PhD (co-chercheur), de même que de Mme

Sophie Gilbert, MPs (coordonnatrice de recherche), de Mmes Angela Ciccarone et Sophie Aidan, étudiantes au doctorat en psychologie à l'UQAM (assistantes de recherche). Le groupe bénéficie d'une subvention du FRSCQ.

2 Il s'agit d'une recherche qualitative, avec analyse en profondeur des entretiens de recherche semi-directifs menés auprès de 15 jeunes hommes fréquentant des ressources d'aide spécialisées en itinérance ou pour les jeunes de la rue, et de 15 aidants (hommes et femmes) de profils variés (milieu de travail, formation, expérience et titre).

3 Nous utilisons le masculin afin d'uniformiser les citations des intervenants et de favoriser leur anonymat.

4 Nous adhérons à une définition de l'acting out adoptée en psychanalyse, en tant que « demande de symbolisation qui s'adresse à un autre » (Roudinesco et Plon, 2000)

5 En ce sens, voir l'exploration du sens du marquage corporel chez les jeunes de la rue par Diane Aubin (2000).

6 Voir dans cette optique les résultats de la première recherche du GRIJA (Poirier et al., 1999)

Références

- Aubin, D. (2000). « Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance. » Santé mentale au Québec, 25(2), 90-108.
- Descargues-Wery, M.-A. (2002) « À bâtons rompus », dans *Le transfert adolescent? Sous la direction de Didier Lauru, Érès, Paris.*
- Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S., et Pelletier, A. (1999). *Relations et représentations interpersonnelles des jeunes adultes itinérants. Rapport de recherche, Conseil Québécois de la recherche sociale.*
- Roudinesco, E. et Plon, M. (2000). « Dictionnaire de la psychanalyse », 2ième édition, Fayard, Paris.

